

385.

385

n° 6
août 1945

APRÈS DES FUNÉRAILLES NATIONALES

...OU TANT DE MARBRE EST TREMBANT

SUR TANT D'OMBRE

article de
Auguste Angles

On a dit, on a répété, que la disparition de Valéry laissait après elle un grand vide, et c'est vrai. Quand on songe à cette génération, dont il faisait partie, d'hommes nés aux alentours de 1870, qui arrivèrent à la maturité avant 1914 et dont la gloire et l'influence s'étendirent de l'autre guerre à celle-ci, on se demande avec humilité qui, parmi leurs successeurs, pourrait bien leur être comparé. Deux de ces hommes sont morts il y a longtemps : c'était Péguy et c'était Rroust. Deux autres sont encore bien vivants : c'est Claudel et c'est Gide. L'un vient de mourir : c'est Valéry. A peine a-t-on rapproché leurs noms, qu'on est étonné de les voir rassemblés, tant les différences entre eux sont nombreuses. Et pourtant, quand on les compare à ceux qui les avaient précédés et entourés, ou à ceux qui les ont suivis, on est frappé de tout ce qu'ils ont de commun. Ils forment cinq continents, mais sur la même planète. Plus le temps passera, plus leur grandeur et leur importance apparaîtront : ils auront été la grande génération du second classicisme français.

Nous avons donc vu les funérailles nationales de Paul Valéry. On peut railler ce genre de cérémonies, juger ridicule et désuète la pompe qu'elles déploient, s'étonner surtout du choix, souvent inattendu, de ceux qu'elles sont chargées d'honorer : elles sont pourtant tout ce qui reste des rites séculaires par lesquels les peuples savaient consacrer leurs grands hommes. Et quand il s'agit d'un écrivain, le rite est d'autant plus émouvant qu'il exprime la nostalgie persistante d'unité entre le génie inconscient d'une Nation et son expression intelligible dans un individu privilégié : geste de « reconnaissance » vraiment, — par lequel des milliers d'hommes « reconnaissent » leur porteparole et le saluent. Hélas ! ce qui manque d'ordinaire à ces funérailles « nationales », c'est précisément la Nation. Les officiels y sont. Mais ce n'est pas la même chose.

A voir Valéry honoré de la sorte, avouons à la fois notre satisfaction et notre surprise. Notre satisfaction, parce qu'il est beau de voir les puissants de ce monde s'incliner devant un esprit aussi détaché des apparences et peu soucieux de leur sacrifier. Notre surprise, parce que la nature même du génie de

Valéry semblait d'être solitaire et de demeurer incompris du grand nombre.

C'est que nous pensions à d'autres funérailles : celles que Paris fit, il y a soixante ans, à Victor Hugo. Cette nuit d'été, où fut veillée la dépouille de Valéry sur la colline de Chaillot, répondait à cette autre nuit, toute frémissante et traversée de présages, dont un chapitre des *Déracinés* nous a laissé le témoignage inoubliable, — cette nuit où les poètes gardèrent le cercueil de Hugo sous l'Arc de Triomphe. D'une veillée à l'autre, autant que d'un génie à l'autre, la différence est grande. Hugo était entré dans le sang du peuple. Il était le poète de l'école primaire, tandis que Valéry était celui de la Sorbonne. Il avait possédé la vraie gloire, celle qui se traduit en portraits dans le fond des assiettes et en sculptures sur le fourneau des pipes. Son grand front, sa barbe, ses petits-enfants, le « fauve Océan », tout cela était entré dans l'imagerie et la légende. Il y a eu du délire national dans la nuit de ses funérailles. Il n'y a eu que de la déférence dans celles de Valéry. En rendant hommage à Valéry, la République a suivi une de ses traditions les plus touchantes : celle du respect inconditionnel dû aux œuvres et aux ouvriers de l'esprit. Tous les petits garçons de France ont appris à l'école à respecter les livres et les « savants » sans savoir ce qu'ils disent exactement. Le peuple français a donc ôté sa casquette devant le cercueil de Valéry. Mais il l'a salué comme quelque chose de très lointain, de très haut, et qu'on vénère sans comprendre.

Oui, c'est un grand vide, et que nous sommes bien incapables de combler. Mais reconnaissons aussi que ce vide ce n'est pas seulement sa mort qui l'a creusé, mais toute sa vie, toute son œuvre, car jamais autant d'art n'a été déployé pour convaincre les hommes de l'inanité de toute chose, et de l'art en premier lieu. S'il en avait tant contre Pascal, c'est sans doute qu'il se sentait visé personnellement par l'analyse du « divertissement ». L'ennui, toujours présent en lui, est à la source de tout ce qu'il écrit, à la source même de son besoin d'écrire et il suffit d'écartier un peu ces mots dorés et ces phrases si belles pour voir briller l'eau noire du néant. Cette œuvre splendide est enracinée dans le vide. Et de là vient sans doute la stérilité de ceux qui ont tenté de le suivre. Ce qui le sauvait, lui, c'était sa merveilleuse sensualité. Mais ses disciples ne pouvaient imiter qu'un jeu abstrait. Ils ressemblaient à ceux qui s'obstinèrent après Racine, et pendant plus d'un siècle, à suivre la voie de Racine et à fabriquer sans succès des tragédies raciniennes. Ils appliquaient les recettes sans arriver jamais à apprivoiser les sortilèges. Valéry, comme Racine, a porté une certaine tradition jusqu'à ce point d'incandescence où elle n'a plus qu'à se consumer pour mourir.

Et c'est pourquoi sa mort nous trouve à la fois tristes et démunis, — cette mort contre laquelle il ne nous a laissé aucun talisman. Si les hommes de lettres peuvent prendre

auprès de lui des leçons de dignité, de probité, d'intransigeance, s'il peut demeurer longtemps encore pour eux cette sorte d'ascète de l'art et de saint patron laïque que Flaubert a été pour les générations d'après 1870, la littérature, elle, si elle veut vivre, doit se détourner de lui comme elle s'est détournée de Flaubert.

Comment un homme aussi lucide et aussi clairvoyant que lui, aussi attentif au jeu des rouages du monde, a-t-il pu traverser cet âge troué de guerres, ces années lacérées de douleur et de larmes, en continuant de confier aux nymphes, aux dieux, aux déesses d'un Parnasse aujourd'hui dérisoire le soin de porter jusqu'à des hommes de chair le don de sa poésie ? Il y a là de la grandeur, bien sûr, mais aussi beaucoup de témérité, mais aussi un peu d'insolence, dans ce défi hautain, — ou ironique, à tout ce qui naît, vit et meurt. J'ai peur que sa mémoire n'en subisse quelque atteinte, et qu'il n'entre bientôt dans ce purgatoire que la postérité inflige aux morts illustres. Et ce sera sans doute une grande injustice. Mais n'y a-t-il pas eu, aussi, quelque injustice en lui à vouloir se maintenir si pur en des temps si impurs ?

Il reste un des grands maîtres de la prose française concertée, le critique le plus aigu que nous ayons eu depuis Baudelaire, un antidote salutaire, surtout aujourd'hui, contre le tout-venant de la pensée et du langage, contre les illusions facilités de l'événement. Mais il incarne aussi une des tentations les plus constantes et les plus durables de l'art français, toujours pressé d'aller vers l'abstraction et le formel, toujours guetté par une rhétorique à la fois inévitable et redoutable, toujours menacé de se laisser couper du monde, — ce monde qu'il a si adroitement démonté et si lucidement compris, mais d'une compréhension qui ne trouvait ni ne cherchait de point d'application, ce monde où, par son détachement et malgré sa perspicacité, il aura été, en définitive, un étranger.

Auguste ANGLÈS.